

## 504. August Wilhelm Schlegel an Auguste de Staël

Bonn 7 Mars 1820

J'ai été bien long-temps sans vous écrire, mon cher Auguste, — c'est que je n'avois rien de bien intéressant à vous mander, et je vous croyois absorbé par ce qui se passoit autour de vous. Cet affreux événement<sup>5</sup> qui a eu lieu à Paris, m'avoit rempli d'inquiétudes, et j'ai été pendant nombre de jours à l'affût des gazettes.

Je désire savoir avant tout, si vous ferez encore votre course projetée en Angleterre, et à quelle époque. Avertissez-moi à temps, je vous en conjure, car je compte sur votre bonté pour me faire quelques commis-<sup>10</sup>sions qui me tiennent fort à cœur.

Pour ce qui est de mes affaires personnelles, croyez-moi que je n'ai point agi avec précipitation, mais après y avoir mûrement réfléchi. Il falloit faire ce que j'ai fait, et précisément à cette époque où je l'ai fait, — mais ce seroit trop long à expliquer. Les negociations à Berlin continuent<sup>15</sup> et j'espère obtenir quelque chose en faveur de l'érudition. Je voudrois achever cet été mon tableau comparatif des langues en Latin, et ensuite passer l'hiver à Paris — dans la supposition toutefois que vous y serez, vous et les vôtres. Je demande à être chargé de la part du gouvernement de faire graver et frapper des types Indiens, ce qui ne peut se faire nulle<sup>20</sup> part mieux et à meilleur marché qu'à Paris. Je tâche d'attirer l'imprimerie Indienne à Bonn, mais cela paroît douteux, et je crains qu'à la fin il faudra me transporter à Berlin. Quoiqu'il arrive, j'irai vous voir auparavant, soit à Coppet, soit à Paris.

Je continue de vivoter paisiblement, je travaille beaucoup, ma santé<sup>25</sup> est meilleure, mais elle n'est pas encore bien affermie — la moindre déviation de mon régime me dérange. Cet hiver rigoureux m'éprouve, j'attends avec impatience le printemps pour prendre des bains fortifiants et faire de longues promenades. Je vois rarement du monde chez moi, cependant j'ai eu dernièrement une grande soirée où étoit tout le beau<sup>30</sup> monde Bonnais. On a pris du goût aux lectures, et je me suis remis à reciter Shakspeare. Nous avons formé un petit cercle où l'on se distribue les rôles. Il y a ici un homme fort riche: il a la maison la mieux arrangée, les chevaux les plus fringans, et la plus jolie femme de la ville — enfin c'est Monsieur Kan-niet-verstan. Cette femme qui est belle comme<sup>35</sup> le jour, et qui chante comme un ange, a l'ambition de bien reciter les vers, et je lui donne quelques petites leçons. Vous voyez que les talens sont bons à quelque chose.

Les lettres génévoises m'ont fort amusé — ce que c'est qu'une pareille republicuncule! Les mites dans leur fromage sont colossales à coté de<sup>40</sup> cela — ce que j'avois désiré éventuellement n'étoit pourtant autre chose